

musée des beaux-arts de Nancy

« *les trois mousquetaires* »

Witkacy, Schulz, Gombrowicz, Kantor

exposition

du 10 septembre au 22 novembre 2004



Portrait de Maria Nawrocka – Witkacy – musée national de Cracovie

ville de
Nancy,

NOVA POLSKA
UNE SAISON POLONAISE EN FRANCE

Nova Polska, une saison polonaise en France (mai-décembre 2004) est organisée **en Pologne** par le commissariat général polonais, le ministère de la Culture, le ministère des Affaires étrangères et l'Institut Adam Mickiewicz et **en France** par le commissariat général français, le ministère de la Culture et de la Communication, le ministère des Affaires étrangères et l'Association française d'action artistique

l'exposition

Cette exposition est issue d'une coïncidence de la «**saison polonaise**», organisée à l'occasion de l'entrée de la Pologne dans l'Europe, avec l'année du centenaire «**Witold Gombrowicz**» (1904-1969), figure littéraire majeure du XX^e siècle qui ne cessa de lutter contre la polonité, le nationalisme, l'identité atavique.

C'est lui qui, reprenant le célèbre titre d'Alexandre Dumas, baptisa, dans les années 50 et 60, *les trois mousquetaires* le trio informel qu'il formait, dans les années 30, avec **Stanislas Ignacy Witkiewicz** dit **Witkacy** (1885-1939) et **Bruno Schulz** (1892-1942), autres pourfendeurs de la « polonité ».

Leur combat commun se livra sur deux fronts : contre une littérature et un art issus du nationalisme romantique polonais ou à l'inverse tentés par les imitations des avant-gardes européennes. Ils revendiquèrent un art international, ouvert et pluriel n'ignorant rien de ce qui fait l'humanité de l'homme.

Tels ceux d'Alexandre Dumas, les trois mousquetaires sont quatre...

Héritier des trois autres, **Tadeusz Kantor** (1915-1990) sera dans notre exposition le quatrième mousquetaire. L'auteur de *La classe morte*, inspirée de *Ferdydurke* de Gombrowicz, du *Retraité* de Schulz et de *Tumeur cervicale* de Witkacy, démarra sa carrière internationale à Nancy, lors du Festival universitaire de théâtre où il fit connaître le théâtre de Witkacy au début des années 70.

Ecrivains, dramaturges, théoriciens, peintres, aucun de ces mousquetaires n'est à proprement parler né "polonais", ils le sont devenus en 1918, lors du rétablissement d'un Etat de Pologne. Cependant, si le retour de l'indépendance nationale correspond à un renouveau artistique intense, tous luttèrent contre la dérive nationaliste et dénoncèrent les affres des totalitarismes à venir et dont ils furent directement victimes.

C'est ainsi qu'à Varsovie, Cracovie, Zakopane ou encore Drohobycz, une même langue est écrite et parlée, une même histoire est partagée par quatre des plus grands artistes du siècle passé.

L'exposition que propose le musée des beaux-arts de Nancy est une exposition sur *l'identité polonaise*, à l'heure où celle-ci revient au cœur du débat public avec l'entrée dans l'union européenne. Mais également une exposition sur *l'identité de l'art...* Gombrowicz, Schulz et Witkacy sont des écrivains-philosophes, Gombrowicz, Kantor et Witkacy écrivent pour le théâtre. Schulz et Witkacy sont des artistes plasticiens...

Les œuvres exposées : peintures, dessins, gravures, sculptures et documents divers tels que des lettres, manuscrits, journaux, revues et photographies soulignent les liens étroits entre la création plastique, la littérature et le théâtre. Elles proviennent pour l'essentiel de musées polonais : Stupsk et Zakopane, musée juif et musée de la littérature de Varsovie, Cracovie, Lodz, Lublin...

Elles sont présentées dans un parcours qui s'ouvre sur une description de la **Pologne entre 1918 et 1939** à travers des cartes, des photographies et des tableaux.

La première grande section de l'exposition aborde les lieux où les gens se croisaient, créaient, échangeaient, des lieux de foisonnement culturel : **Zakopane, Drohobycz, Cracovie, Varsovie, Wielopole**.

La seconde grande section est consacrée essentiellement aux artistes **Witkacy** avec des tableaux évoquant toutes les périodes de son œuvre : *la forme pure* (1918-1925), des autoportraits, *la firme des portraits* (à partir de 1925) ainsi que des photographies, et **Schulz** avec un tableau, des dessins et gravures issus *du Livre*

idolâtre (1920), des évocations de ses recueils littéraires : *Les boutiques de cannelle* (1934) et *Le sanatorium aux croque-morts* (1937).

Cette section se termine avec **Kantor** et une évocation de son passage au festival de théâtre universitaire dans les années 1970 : une installation : *La machine de la morte*, des affiches et des documents.

STANISLAW IGNACY WITKIEWICZ dit **WIKACY** (1885 – 1939) un génie multiple de la Pologne



Stanislaw I. Witkacy comme Napoléon, 1937-39 - photographie de Tadeusz Langier
les archives de Zofia i Jozef Fedorowicz – collection particulière

Né en 1885 à Varsovie, le peintre, dramaturge, romancier et essayiste Stanislaw Ignacy Witkiewicz s'est très tôt attribué le surnom de « Witkacy » afin de se distinguer de son père, le peintre Stanislaw Witkiewicz, qui fut à Zakopane, l'un des principaux animateurs du mouvement de renouveau culturel polonais de la fin du XIXe siècle. Celui-ci l'initie très tôt à toutes les formes d'art notamment à la photographie : Witkacy a laissé dans ce domaine une œuvre riche avec d'extraordinaires portraits et autoportraits.

1918-1925 est la période la plus laborieuse et la plus créative de Witkacy. En 1918, il achève un ouvrage théorique, *Les formes nouvelles de la peinture*, dans lequel il exprime la théorie de *la forme pure*, véritable crédo artistique et référence incontestée pour l'ensemble de son œuvre. *La forme pure* est ce qu'il y a de fondamental dans une création, ce qui permet au « Mystère de l'Existence » de se manifester dans une œuvre d'art. Trois éléments la constituent : la composition, la couleur et la forme. Ses peintures, étranges fresques sur fond de paysages dévastés

aux couleurs chatoyantes, font apparaître d'inquiétantes sont tournées en dérision par les critiques pour leur caractère « bizarre ».



Marysia et Burek à Ceylan, 1920-21 - Stanislas I. Witkacy
huile sur toile - musée national de Cracovie

En même temps, l'artiste écrit une trentaine de pièces de théâtre au ton souvent ironique ou absurde ainsi que des romans : récits d'anticipation en même temps que cris de révolte désespérée face à la montée des totalitarismes environnants. Il en écrira quatre dont *L'inassouvissement* (1930).

En 1925, renonçant à l'art « essentiel », il se détourne de la création pour ne réaliser désormais qu'une œuvre « utilitaire », faite de portraits au pastel dessinés sur commande. Il crée *la firme aux portraits* qui se présentait, avec son règlement extrêmement strict, comme une entreprise de production commerciale dont « le produit final » devait être un objet directement traité en série

Dans les années précédant la deuxième guerre mondiale, Witkacy pressent avec lucidité la catastrophe imminente. Très déprimé, il décide lui-même de ne pas y survivre, en se donnant la mort le 17 septembre 1939, jour de l'invasion soviétique de la partie orientale de la Pologne.

Il laisse une œuvre fascinante qui fait de lui un véritable « génie multiple de la Pologne » (Alain Van Crugten).

BRUNO SCHULZ (1892 – 1942)

un défi de l'imaginaire aux étroitesse du réel

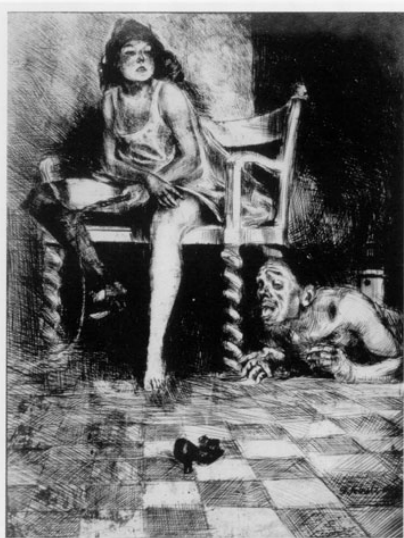


autoportrait, 1935 - Bruno Schulz
musée de la Littérature, Varsovie

Né en 1892 dans la petite ville de Drohobycz en Galicie austro-hongroise, rattachée à la Pologne en 1918 et à l'URSS en 1945, Bruno Schulz est le fils d'un marchand drapier. Passionné d'architecture, il part faire des études à Lwow et, à la mort de son père, revient dans sa ville natale où il sera professeur de dessin jusqu'à sa mort.

Auteur d'une œuvre picturale foisonnante et de plusieurs récits, il ne cessera de se référer à son origine juive et de mettre en scène l'atmosphère spécifique de cette petite ville de province aux diverses cultures : il prend pour modèles les habitants de la ville, ses amis et connaissances, son père qui apparaît sous les traits de Joseph, lui-même, le narrateur, étant Jacob.

Dés le début des années 1920, Schulz réalise un premier cycle de dessins, le *Livre idolâtre*, à la fois document et caricature évoquant la ville aux ruelles obscures avec ses drames tragi-comiques et érotiques. Dessins au crayon ou à la plume dans lesquels apparaissent les obsessions fétichistes et masochistes de l'auteur : le mâle chétif et hydrocéphale fustigé par des fillettes nues ou se prosternant au pied de la femme majestueuse silhouette démoniaque..., des autoportraits révélant le même masochisme, des scènes de rues et des scènes intérieures annonçant les images des récits littéraires à venir. Le grotesque et les déformations expressionnistes y sont omniprésents.



Bêtes sauvages, 1921 - Bruno Schulz
cliché-verre – musée national de Varsovie

Ces thèmes obsédants, Bruno Schulz va les développer dans ses récits écrits au cours des années 1930. Il publiera deux recueils d'inspiration autobiographique *Les boutiques de cannelle* (1934) et *Le Sanatorium aux croque morts* (1937). L'écriture de Schulz est habitée de mystères, foisonnante de détails aussi.

Il meurt Schulz en 1942, assassiné par les nazis.

En contact étroit avec les principaux artistes de son temps, Bruno Schulz est l'auteur de la première traduction polonaise du *Procès* de Franz Kafka en 1936 (effectuée par sa fiancée). On a d'ailleurs beaucoup comparé Schulz à Kafka : juifs d'Europe centrale tous les deux, ils présentent le même mélange de tradition biblique et de culture allemande.

Découvert en Europe Occidentale dans les années soixante, toujours source d'inspiration pour de nombreux artistes contemporains, l'œuvre de Schulz continue de résonner dans le temps présent.

WITOLD GOMBROWICZ (1904 – 1969)

un écrivain des identités complexes

Né en 1904 à Maloszyce (partie centre-sud de la Pologne), Witold Gombrowicz est issu d'une famille de la petite aristocratie fortement marquée par la complexité de la société polonaise du début du XXe siècle. Père gentilhomme, mère fantasque, résidence au manoir traditionnel de campagne mais activités industrielles en ville, attachement à la cause nationale dans la patrie sans Etat..., autant de caractéristiques qui donnent très tôt à Gombrowicz la sensation de se situer « *entre* », et qui l'amènent à être hanté par la question de l'identité : aussi bien la sienne, individuelle, que celle de la collectivité – non exclusivement nationale – dans laquelle il est né.

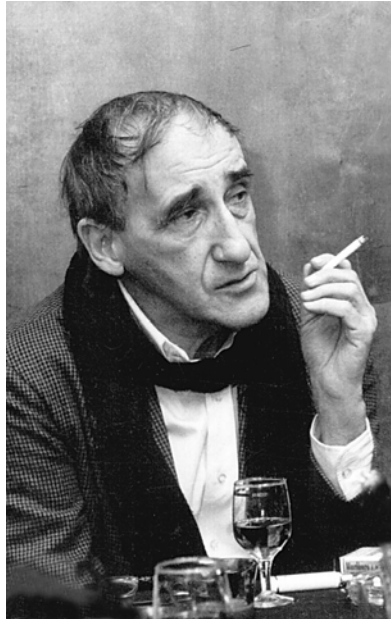
En 1933, il rédige son premier roman, *Mémoires du temps et de l'immatunité*, qui reçoit un accueil froid. Cependant, quelques artistes s'intéressent au jeune auteur. C'est le cas notamment du dessinateur et écrivain Bruno Schulz (1892-1942) qui illustre son second roman, *Ferdydurke*. Celui-ci paraît en 1938, pour partie à compte d'auteur. A Varsovie, il fait l'effet d'une bombe car *Ferdydurke* est un livre de rupture. Loin de la littérature à résonance nationale qui, dans la suite des luttes pour conquérir une indépendance acquise en 1919, continue d'envahir les librairies, Gombrowicz s'interroge plus fondamentalement sur ce qui fait l'identité d'un homme. Au moment même où la Pologne vient de retrouver une existence politique, le jeune auteur enjoint ses compatriotes à se penser de façon plus universelle.

En 1939, il part pour l'Argentine où il restera 24 ans. Gombrowicz échappe à la guerre qui fait alors rage en Europe. Symboliquement, cette guerre signifie aussi pour lui la fin de la vieille Pologne étriquée, de ses mœurs familiales archaïques et de son monde culturel figé. A contrario, l'Argentine apparaît comme un pays immense et totalement neuf, vierge ou presque de tout passé.

En 1963, il regagne l'Europe mais ne peut rentrer en Pologne, où ses écrits et notamment son *Journal* connaissent un immense succès clandestin. Gombrowicz s'installe alors à Vence, dans le sud de la France. Il y rédige *Cosmos* (1965), son ultime roman, magnifique évocation de la folie qui lui vaut, deux ans plus tard le Prix International de la littérature. Enfin reconnu internationalement, Gombrowicz meurt à Vence, le 24 juillet 1969.

TADEUSZ KANTOR

à la lisière de la mémoire et de la mort



Tadeusz Kantor, 1986
photographie de Jadwiga Rubis

Né en 1915 à Wiepole (à l'est de la Pologne), Tadeusz Kantor est essentiellement connu comme metteur en scène de ses propres spectacles, qu'il commence à faire tourner dans le monde entier au milieu des années 1970. Mais Kantor est également plasticien, peintre et auteur de nombreux collages et installations, ainsi que l'un des principaux acteurs de son pays dès les années 1940. Dans ce dialogue d'un art à l'autre, ainsi que dans une conscience permanente des grands mouvements politiques et artistiques de son temps, il a cherché toute sa vie à atteindre une vérité, ou plus modestement, à accoucher d'une chose réelle. Un processus hautement risqué, qu'il décrit comme une démarche de confrontation répétée à soi et à la mort. Celle-ci le terrasse en pleine répétition à Cracovie, à l'âge de 75 ans.

Lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate en 1939, le jeune Tadeusz Kantor achève ses études de peinture et de scénographie à l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie. En 1955, avec quelques artistes rebelles, il fonde le Théâtre Cricot 2 à Cracovie, une gigantesque tentative de rénovation scénique, où Kantor s'appuie notamment sur l'œuvre de son compatriote Witkacy (1885-1939). Parallèlement, il poursuit son œuvre plastique par une tentative de réalisme « pauvre » où il appose sur sa peinture des objets du quotidien. Kantor ne se définissait pas comme un metteur en scène mais comme un peintre cherchant à mettre en scène un tableau.

Ce travail se complète d'un effort théorique. A partir des années 1960, Kantor rédige plusieurs *Manifestes*. Le plus personnel étant sans doute le *Manifeste 70*, dans lequel il défend l'idée d'une œuvre quasiment impossible, sans valeur, fondée uniquement sur l'acte créateur. Kantor va se mettre à la tâche et ce processus, même s'il s'accompagne d'une notoriété internationale acquise notamment au festival de Nancy en 1971 avec *La poule d'eau* de Witkacy, va s'avérer douloureux. A partir de 1975, en effet Kantor parle de « *Théâtre de la mort* ». Il enchaîne les pièces intégralement fondées sur la réminiscence de ses souvenirs et le déploiement de son

imaginaire. *La classe morte* (1974) présentée à Nancy en 1977 est l'une de ces créations qui oscillent entre cosmogonie et apocalypse. Elles sont peuplées de personnages qui pourraient être sortis tout droit de l'univers de Bruno Schulz : soldats, hommes en costumes noir coiffés d'un chapeau melon, femmes édentées, acteurs au visage livide. Sur une musique de fanfare, cette belle société s'agite tandis qu'en fond de scène plane presque toujours une évocation funeste : squelette, potence ou croix.

Par son refus des frontières entre les différentes formes d'expression artistique, Tadeusz Kantor s'impose comme un artiste total.

